

*Bouquin**Palanquin**Papeline.**Ciscan**Oiscan**Moustache.**Sobriquet**Fistache**Tourniquet.*

Sur la Question, lequel est le plus malheureux, ou de celui qui déplaît à tout le monde, ou de celui à qui tout le monde déplaît.

Celui à qui tout le monde déplaît est un Philosophe fâcheux, à qui rien ne fait plaisir. Tout ce qu'il voit, ou tout ce qu'il entend, lui donne nécessairement de la haine, du chagrin, ou du mépris. Quelque estimable que l'on soit, il ne se faut pas flatter de son approbation. Ce misantrope osera même condamner le sage, le Heros, le Sçavant, & en general
 tout

tout ce que communément on estime le plus dans le monde. Ayez de l'esprit, de la vertu, de la valeur, n'attendez pas de lui qu'il vous rende justice. Vous ne le guerez point, de sa mauvaise humeur. Il n'y a, selon lui, parmi les hommes que fourberie, dissimulation, déguisement. Ne briguez point son suffrage, qu'il n'est point en état de vous donner comme un autre Timon, il haït la moitié du monde, & n'aime point l'autre. Nécessairement malheureux de haïr tous les hommes, pour le commerce desquels il est né, & de ne pouvoir supporter la vûe & l'image de sa figure.

Mais il est question de sçavoir si un malheureux de cette espece est plus ou moins malheureux que celui qui déplaît à tout le monde, tel est le problème qu'il est question de résoudre.

Celui qui déplaît à tout le monde doit être généralement dépourvû de toutes qualitez aimables. Ce malheur procede, ou de sa malice qui lui fait abuser des biens de la fortune, & des talens de son esprit, où il n'est simplement que l'effet d'un naturel mal formé, vicieux, désagréable; quoiqu'il en soit, celui-ci paroît encore beaucoup plus malheureux que l'autre, parce que celui qui déplaît à tout le monde, peut cependant conser-

ver encore assez d'esprit , pour sentir & connoître toute l'étendue de sa disgrâce , ce qui doit augmenter beaucoup le sentiment de son malheur ; au lieu que le premier à qui tout le monde déplaît , ne peut-être tel que par une espece de folie , qui naturellement ne lui doit pas laisser assez de raison pour être malheureux. En effet , le malheur dépend souvent moins des choses que l'on souffre que de l'idée qu'on s'en forme. Or il est vrai-semblable que celui à qui tout le monde déplaît n'a pas une juste idée de ce qui peut nous rendre heureux ou malheureux , & qu'il ne sçait ce que c'est que malheur. Car s'il le sçavoit il tâcheroit à se corriger de cette noire misantropie qui lui rend tous les hommes odieux , il chercheroit à s'en guerir comme d'une maladie. C'est donc l'aveuglement où il est de la juste valeur des choses qui excite son humeur chagrine , & par cette raison c'est le même aveuglement qui soulage le poids de ses miseres.

Le plus grand malheur de la vie est d'être sans ami. Celui à qui tout le monde déplaît n'en connoît pas le prix , & cette ignorance lui ôte le sentiment d'une grande partie de son malheur.

Il n'en est pas de même de celui qui déplaît à tout le monde , rien ne peut
empê-

empêcher qu'il ne connoisse parfaitement la situation malheureuse, & s'il est dépourvû de tout ce qu'il faut pour plaire, il ne l'est pas de ce qui lui est nécessaire pour se connoître. Or qui peut bien comprendre les réflexions tristes & fâcheuses auxquelles il se livre, nulle consolation pour lui, nul relâche à sa douleur. Haï, fui, abandonné de tout le monde. La mort que les autres craignent est la seule esperance qui lui reste pour s'affranchir des miseres dont il est accablé.

Il est également parvenu au comble du malheur, soit que sa disgrâce soit l'effet de sa malice, ou simplement du défaut des qualitez nécessaires à la société civile. Parce que ni l'un, ni l'autre de ces inconveniens ne lui ôte pas la raison, le plus dangereux instrument de ses souffrances.

Une deuxième raison qui autorise à estimer moins malheureux celui à qui tout le monde déplaît, que celui qui déplaît à tout le monde; c'est que le premier, quoiqu'il haïsse tous les hommes, peut néanmoins être aimable, cela n'est pas impossible, & avec cela il peut être certain encore qu'il est aimé. Or si la vûë ou l'idée des hommes l'inquiète, il ne sera pas, à la verité, sans chagrin, mais aussi il jouira du plus grand de tous les

- E iiij plai-

plaisirs , qui est d'être content de soi-même.

Tout au contraire celui qui déplaît à tous les hommes quand il auroit pour eux une amitié parfaite , cette disposition de son cœur , loin d'adoucir ses peines , seroit pour lui un nouveau surcroit de malheur & d'accablement d'aimer des ingrats , & qui le récompensent si mal de son amitié.

Enfin , comme l'estime des hommes & la bonne renommée sont la récompense de la vertu , il est naturel d'estimer celui-là plus heureux qui peut jouir de ces avantages , quoiqu'il haïsse tout le monde , que l'autre qui est un objet d'horreur sur la terre , qui doit avoir le corps contre-fait , l'esprit & le cœur gâtez & corrompus. En un mot , il est plus naturel de croire celui là le plus malheureux qui merite le plus de l'être.

Haïr tout le monde est une simple indisposition du cœur , qui n'exclut point d'autres qualitez qu'on peut estimer aimer. Mais celui qui est haï de tous les hommes , il faut nécessairement qu'il soit indisposé de cœur & d'esprit , qu'il ait tous les vices de l'ame , & toutes les imperfections du corps. Concluons donc que celui-là est plus malheureux qui dé-
plaît

plaît à tout le monde, que celui à qui
tout le monde déplaît.

*Par M. Michaud, Avocat au Parle-
ment de Besançon.*

※※※:※※※※※※※※※※※※※※※※

*A M. de Roc.... sur ses vers à Made-
moiselle..... au 1. tom. du Mercure
de Decembre 1724.*

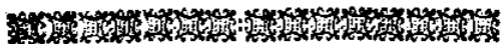
Faisant ce matin ouverture
Du premier tome du Mercure,
Vers de vôtre façon j'ai lû:
Admirable en est la structure,
Mais l'adresse m'en a déplû.
Quand femme on a comme la vôtre,
D'autant d'esprit & de beauté,
Et de sagesse & de gayeté,
Convient-il d'en lorgner une autre?
Croyez-moi, mon cher Roc...
L'époux d'une telle éveillée,
A de la besogne taillée,
Dans sa maison plus qu'il ne faut.
Partant ne vous conviendrait gueres,
De chasser sur terre étrangere.

E v Point

Point ne faut prendre femme au pis ,
 La plus sage , dans ses dépits ,
 Peut enfin perdre patience ;
 Rare n'en est l'expérience ;
 La vôtre on le sçait se tient bien ,
 Mais ne faut répondre de rien ;
 Chesne souvent fait chûte triste ,
 Pendant que le roseau résiste.
 Peut-être aussi que sur ce point ,
 Vous faites conte à la Cigogne ,
 Et que vous ne ressemblez point ,
 A ces vivans de Catalogne ,
 Qui faisoient à ce que nous dit ;
 Un Poëte de grand crédit ,
 Bien moins de bruit que de besogne.
 On peut sans être de Gascogne ,
 Etre Gascon sur ce point-là.
 Plus long ne faut que j'en découfe ;
 Convient à vôtre aimable épouse ,
 Que vous le soyez sur cela.
 Une femme autant accomplie ,
 Demande un époux tout entier :
 Point ne merite qu'on l'oublie ,

Ni

Ni qu'on la serve par quartier.
 Ah ! si j'étois à votre place ,
 Pour tout autre serois de glace.....
 Tout beau , Monsieur le Sermonneur ;
 A quoi bon toutes ces redites ?
 Conviens de tout ce que me dites :
 Cela me fait beaucoup d'honneur.
 Mais cessez de me chanter gamme ;
 Personne au monde ne fait cas ,
 De son esprit , de ses appas ,
 Autant que moi ; mais c'est ma femme.



OBSERVATION ANATOMIQUE.

*Par M. Deslandes , Contrôleur
 de la Marine , à Brest.*

TOut ce qui arrive d'extraordinaire ,
 soit en Physique , soit en Medeci-
 ne , devrait être recueilli avec soin. On
 en composeroit dans la suite une science
 toute de faits , plus agréable sans compa-
 raison , & plus instructive que les rai-
 sonnemens. Ils sont bien sujets à nous
 égarer.

B vj Le

Le 6. de Decembre 1724. un jeune Chirurgien , entretenu dans l'Hôpital de la Marine de Brest , se sentant l'estomach trop chargé , voulut se provoquer au vomissement. Il se servit pour cela d'une plume , à son ordinaire. Mais l'ayant enfoncée trop avant dans l'œsophage , elle lui échappa des doigts , & il l'avalâ. C'étoit une plume de Coq-d'Inde , plus longue & plus ferme que les plumes ordinaires , & malheureusement encore taillée.

Le lendemain de cet accident , le Chirurgien prit une forte dose d'émetique , dans la vûe de rejeter la plume qu'il avoit avalée. Ce qui étoit une seconde imprudence. Depuis ce moment , il lui survint des symptômes très-fâcheux : une douleur vive sous la mamelle gauche , un dégoût general , des vomissemens teints de sang , & un cours de ventre presque continuel. Enfin , il mourut le 7. Janvier 1725. après de beaucoup de convulsions & de mouvemens involontaires.

Le jour même on ouvrit son cadavre , & comme la maladie venoit de l'estomach , on le mit d'abord à découvert. La plume en occupoit tout le fonds , s'étendant d'un orifice à l'autre. La partie taillée étoit fichée un peu au dessous de l'orifice supérieur , & la partie barbuë s'étoit pliée

pliée & engagée dans l'orifice inferieur, & même entroit d'un demi pouce dans le duodenum. C'est cette extrêmité qui chatouillant le pylore, & les endroits voisins, a irrité le canal cholidoque, & l'a obligé de se vuidier des humeurs qu'il contient. Ajoûtez-y les mouvemens convulsifs & antiperistaltiques, que l'estomach a souffert par l'effet de l'émetique, & les piqueures réitérées de la plume. Tout cela a déchiré les membranes intérieures de l'estomach, & ces efforts ont été accompagnez & suivis d'une abondante évacuation de sang.

On trouva encore les poulmons vitiés & abreuvez d'une matiere fétide. Ce que j'attribuë, outre leur tiffure & leur délicatesse naturelle, à ce que le sang dépouillé de ses parties balsamiques & nutritives ne se portoît plus aux visceres comme il devoit. La digestion étant interrompuë, tout le corps se ressentit en peu de temps de cette interruption.

Je conserve la plume dans mon cabinet, qui est aussi saine, & aussi entiere que le premier jour.





*SONNET énigmatique sur les Bouts-
rimesX proposées.*

Celui chez qui je suis est toujours *Taciturne*,
Fut-il à Londres , à Rome , à Paris , à
Maroc.

L'influence de Mars ou celle de *Saturne* ,
Ne peuvent rien sur moi , non plus que sur un
Roc.

Je suis le Brodequin , je chéris le *Cothurne* ;
Je fais trembler le casque aussi-bien que le
Froc.

Minos assez souvent par moi regle son *Urne* .
Et j'attaque sans choix l'honnête homme &
l'*EC* *Croc.*

Des Pays éloignez d'où l'on tire la *Perle* ,
Vient un Heros fameux , presqu'aussi noir
qu'un *Merle* ,
Qui me chasse , m'abat sans épée & sans *Arc.*

Ma puissance sans lui seroit cruelle & *Longue* ,
Car tel, à grand loisir, épluche une *Diphthongue*,
Que

Que la mort, par mes soins, auroit mis dans
son Parc.

*A Geneve par J. A. M****

Deuxième Enigme.

Nous sommes vingt jumeaux d'une même
maison,
Qui tous pouvons agir sans quitter notre
place,
Nous faisons quelquefois faire maintes gri-
maces,
Surtout quand on nous met hors de notre
prison.
D'un Amant indiscret nous punissons l'au-
dace;
Et comme nous n'avons ni rime ni raison,
Chacun nous montre au doigt comme un ob-
jet risible;
Mais notre dure troupe y paroît insensible.

Troisième Enigme.

Je suis une femelle assez heteroclyte,
Qui sous deux sexes differens,
Nouveau genre d'hermaphrodite,
Amuse tous les jours mainte espece de gens.
Ce commerce est d'une nature,

A

A ne pouvoir donner aucun mauvais soupçon
De crainte cependant que quelqu'un ne murmure,

Quiconque use de moi, se contraint par raison

A garder certaine mesure.

Quand avec ma compagne on veut m'apparier,

Souvent je fais la difficile :

Dans d'autres momens plus facile ,

Je m'offre sur le champ sans me faire prier.

Se gouverner ainsi , Lecteur , que vous en semble ?

C'est suivre son humeur , plutôt que la raison ,

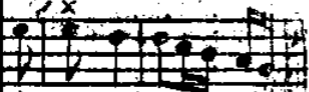
Aussi m'est-il permis d'oublier sa leçon ,

Car il n'est pas commun de nous trouver ensemble.

Les Talons , la Pipe , & le Quinquina ,
sont les trois mots des Enigmes du mois passé.



ARIETA:



o come ne mizu

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

TAYLOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

A R I E T A.

Quel bel volto e quel bel nome
 Sempre trovo, e non sò come,
 Ne' miei labbr', e nel mio cor :
 Volgo i passi, e il guardo giro,
 E colei, per cui sospiro,
 Mi dipinge in ogni loco
 Tutto foco,
 Il dio d'Amor.

NOUVELLES LITTERAIRES

DES BEAUX ARTS, &c.

ORAISON FUNEBRE de très-Haut,
 très-Puissant, & très-Excellent
 Prince Louis I du nom, Roi d'Espagne
 & des Indes, prononcée dans l'Eglise
 de Paris le 15. Decembre 1724. par
 M. l'Abbé Mongin, de l'Académie Fran-
 çoise, nommé à l'Evêché de Bazas. A
 Paris, de l'Imprimerie de J. B. Coi-
 gnard,

gnard, fils, Imprimeur du Roi, &c. in
4°. pp. 35.

En donnant dans notre Journal de Décembre, la description de la Tompe funebre faite dans l'Eglise de Paris, a l'occasion du Service de Louis I. du nom, Roi d'Espagne, nous avons parlé de l'Oraison funebre qui y fut prononcée par M. l'Abbé Mongin; mais nous nous sommes contentez d'en rapporter seulement le titre, parce que le sujet nous a paru si beau, si touchant, & si bien traité, que nous avons jugé à propos d'en faire un article particulier pour ce Mois-ci, c'est de quoi nous allons nous acquitter avec le plus d'exactitude qu'il nous sera possible.

M. l'Abbé Mongin a tiré le texte de son discours du Livre de la Sagesse, Chap. 4. *consummatus in brevi, explevit tempora multa.* Il a peu vécu, mais il a rempli le cours d'une longue vie. Ces saintes paroles donnent lieu à la division du discours, qui est telle: Il a peu vécu, mais il s'est conduit avec sagesse, & par là il a rempli le cours d'une longue vie. Il a peu regné, mais il a regné avec gloire, & par là il a rempli le cours d'un long regne. Si jamais, dit d'abord l'Orateur Chrétien, vous vous étiez flat-

tez

tez, Grands de la terre, que la jeunesse ou la santé pussent vous assurer pour long-temps la possession de vos biens & de vos grandeurs, détrompez-vous à la vûe de ce triste spectacle, voilà dans ce tombeau, qui renferme tant de Couronnes portées si peu, & tombées si vite, la réponse à vos fausses esperances, à vos desirs sans fin, à votre ambition sans bornes, &c. Si d'un autre côté vous vous êtes plaints que la vie fût trop courte pour acquérir la sagesse, & pour remplir avec gloire tous les devoirs de votre état, interrogez * ces vertus affligées, elles vous diront mieux que moi, que la vie même la plus courte vous suffit pour acquérir une longue gloire. Regardez, vous diront-elles, ce jeune Monarque que nous pleurons, il étoit notre ouvrage, c'est nous qui avons conduit son enfance, & instruit sa jeunesse, &c. nous avons entouré son trône, comme nous entourons aujourd'hui son tombeau. En effet, continué M. l'Abbé Mongin, soit que l'on considère cet auguste Prince dans la noble carrière qui le conduisoit au Trône, soit que nous le regardions sur le Trône même, je trouve des deux côtés sa gloire également assurée, & sa

* Voyez la description de la Pompe funebre, Mercure de Decembre 2. vol.

course

322 MERCURE DE FRANCE.

course glorieusement remplie , il a peu vécu , mais il s'est conduit avec sagesse , & par là il a rempli le cours d'une longue vie ; il a peu regné , mais il a regné avec gloire , & par là il a rempli le cours d'un long regne , *consummatus* , &c.

M. l'Abbé Mongin fait voir ensuite la différence qu'il y a entre vivre longtemps , & remplir sa course , & il use pour cela de termes si expressifs , qu'on reconnoît aisément qu'ils partent de source , c'est-à-dire , d'un genie accoutumé à traiter dignement les plus grands sujets. Dieu fit naître , dit-il , ce Prince dans des conjonctures , où l'Espagne occupée à défendre son Roi , demandoit au Ciel un heritier. Sa naissance devenue nécessaire pour calmer l'Europe , rendit son éducation plus précieuse , &c. Le Prince des Asturies , comme le jeune Salomon , étoit né avec un esprit penetrant , & avec un cœur dont la bonté formoit le caractère. La penetration de son esprit lui fit connoître les devoirs , & la bonté de son cœur les lui fit aimer.

De quatre Langues que le Roi d'Espagne avoit apprises avec methode , & qu'il parloit avec grace , la nature , la reconnaissance , & l'amour , dit l'Orateur , lui en avoient enseigné trois , & le desir d'acquérir les vertus Romaines , lui ap-
 prit

prit celle des Scipions & des Césars. L'intérêt presque égal qu'il sentit à apprendre la Langue de ses peres & celle de ses peuples, le fit bien tôt exceller dans l'une & dans l'autre. Il joignit toutes les graces de la Langue Françoisé à toute la noblesse de la Langue Espagnole, & la Langue Françoisé dans la bouche en devint plus majestueuse. Nos François aimoient à retrouver un Fils de France dans le Prince des Asturies; & les Espagnols charmez de l'entendre parler avec autant de politesse que de dignité, se plaisoient à admirer dans leur Prince, le caractere des deux Nations. Je n'ose, continuë l'Orateur, parler ici du goût que la reconnoissance & son amour encore, lui avoient inspiré pour une Langue, dont il reçut les premieres leçons en recevant les premieres gages de tendresse maternelle. Je réveillerois trop de douleurs, en rappelant la memoire d'une Reine courageuse, dont la France & l'Espagne revelent encore les vertus, &c. L'Auteur parle ensuite du double mariage qui s'est fait entre les deux Couronnes, ce qui le conduit insensiblement à faire le Portrait du Roi & de l'Infante-Reine. Dans le même temps, dit-il, que la France envoyoit à l'Espagne ce qu'elle avoit de plus grand, l'Espagne, par un échange

tailles, & pour triompher de ses ennemis, &c.

L'Auteur rapporte ici l'exemple de David, qui après un regne glorieux, & dans une vieillesse défaillante, se plaignoit que ses jours étoient évanouis comme une ombre, & que lui même avoit séché comme l'herbe; il fait voir ensuite, que Salomon, après avoir goûté les plaisirs du monde, en sentit la vanité trop tard pour lui, & les plaintes qu'il en fait, marquent plutôt ses dégoûts que ses regrets. Mais voici un Roi, dit-il, arrêté dans le commencement de la course, & qui ne regrette point, comme David, ses florissantes années, qui connoît, comme Salomon, la vanité des biens de la terre sans en avoir goûté les douceurs, &c. Maître de tant de Royaumes, à peine a-t-il eu le temps de recevoir les hommages de tous les Sujets, & de compter toutes ses Couronnes, qu'il les voit tomber sans s'affliger de leur chute, &c. Au milieu de tous ces débris, il ne s'occupe que de l'espérance prochaine des biens éternels.

Cependant un mal cruel, un feu dévorant consume ses entrailles, mais à voir la tranquillité avec laquelle il souffre, vous diriez qu'il n'est que le témoin de ses maux, il laisse à ceux qui l'environnent

onnent le soin des remedes ; mais il appelle lui-même les Medecins de son ame, & il leur expose dans l'amertume de son cœur toutes les fautes de sa jeunesse. C'est l'innocence peut-être qui s'afflige, c'est l'amour qui s'accuse, &c. Il tourne enfin ses derniers regards tantôt vers le Ciel, tantôt vers ses peuples, & tantôt il les porte sur S. Ildefonse, Roi Chrétien, pere de ses Peuples, & fils respectueux ; il songe à rendre tout à la fois ce qu'il doit à Dieu, & à ses Peuples, & au Roi son pere. Il s'acquitte envers Dieu, en consommant le sacrifice de sa jeunesse, de sa Couronne, & de sa vie. Il s'acquitte envers ses peuples, en assurant leur Etat ; & il s'acquitte envers son pere, en lui remettant tous les droits qu'il lui avoit cedez, &c.

Nous ne repeterons point ici ce que nous avons déjà dit, en faisant la description de cette grande Ceremonie, qu'il y avoit plusieurs Princes, & beaucoup de gens de la premiere distinction, nous nous contenterons de dire, que le Discours de M. l'Abbé Mongin, où tout respire la Religion & la solide pieté, finit par des traits d'une Morale touchante & pathetique, & qu'il fut generalement applaudi. Le merite de l'illustre Auteur est déjà connu par plusieurs pieces d'Eloquence,

F d'ant